
JOURNAL
DES
DAMES ET DES MODES

11 FÉVRIER 1799.

Sur l'Amour.

L'amour communique à l'ame un mélange de force et de foiblesse. Les plus grands obstacles ne sauroient rebuter un amant qui veut voir sa maîtresse; et la moindre rigueur suffit pour le désespérer. Une femme tendre supportera avec délices les horreurs de la misère et de l'esclavage, si elle les partage avec son amant; et une séparation de quelques jours, la mettra au bord du tombeau. Cela vient de ce que l'amour ne laisse voir qu'une chose au monde, l'objet aimé.

L'amour enivre et captive les sens; il produit le respect en même tems que les désirs. Si l'amour n'étoit fondé que sur les qualités de l'ame, il laisseroit les sens dans l'inertie; s'il n'étoit fondé que sur les charmes extérieurs, il laisseroit le cœur vuide et désoccupé. Mais le véritable amant est épris également des vertus et des attraits; il est tendre et passionné, respectueux et ardent, délicat et impétueux. Il soupire après la jouissance; mais il veut l'obtenir du sentiment. Il peut

bien être téméraire, mais non pas ravisseur, parce que, pour qu'il soit heureux, il faut que son bonheur soit partagé. Un petit-maître pourra plaisanter sur une retenue si héroïque, mais je lui répondrai comme Dryden : *C'est que vous n'êtes pas un héros.*

Un amant est un homme qui n'existe que pour l'amour. Tout entier à la passion qui le possède, n'ayant des yeux que pour l'objet qui l'enflamme, il est seul au milieu des hommes; ou s'ils se font remarquer à lui, c'est par la gêne qu'ils lui causent. Qu'a-t'il à désirer de plus que le bonheur d'être aimé? quel honneur pourroit le toucher après celui de plaire à une divinité? Un homme cesse d'être homme, pour ainsi dire, du moment qu'il aime; il est amant; s'il se promène, c'est pour penser à sa maîtresse; s'il s'arrête, c'est pour y rêver plus profondément; si un objet le frappe, c'est qu'il a quelque rapport avec le sentiment qui l'occupe. Enfin, l'amour a cela de différent des autres passions qu'il est absolument exclusif et qu'il n'en souffre aucune autre avec lui. Un ambitieux peut être voluptueux, vindicatif, avare. Un amant n'a que de l'amour. Il a cependant des vertus; car l'amour en suppose, s'il n'en produit pas; il n'y a qu'une ame noble et bien faite qui soit susceptible d'un sentiment si pur, si désintéressé, si sublime. Il faut avoir le goût du beau et de l'honnête pour aimer une femme belle et vertueuse; et pour lui plaire, il faut lui ressembler.

Suite du voyage autour des galeries du Palais-Égalité.

Appercevez-vous une enseigne bien saillante, des écriteaux sur les murs, sur les portes, sur les volets, sur les carreaux de vitres ? C'est un bureau de loterie, ou une maison de prêt. Voyez-vous un étalage pompeux, dont la symétrique ordonnance s'élève du rez-de-chaussée à l'entresol, et provoque l'attention des passans ? C'est la boutique d'un tailleur-frippier. L'araignée ne met pas plus de soin à tendre ses toiles pour attraper des mouches. Ce n'est pas assez de séduire les yeux ; une voix douceuse vous dit : „citoyen, voudriez-vous une houppelande, un gilet, une redingotte, un pantalon ; j'ai du bon ; je ne suis pas cher ; vous serez content., Un homme à la porte est payé pour faire à chacun cette pressante invitation. (Il est à Paris trois professions, qui ont à-peu-près la même manière de se procurer des chalans ; les grippe-sous du perron, les filles publiques, et les frippiers-tailleurs.)

Je voulus m'amuser. Citoyen, auriez-vous une bonne rédingotte à ma taille ? — J'ai tout ce qu'il vous faut. Quelle couleur ? — Dans les bruns. — Précisément ; voilà ce que vous demandez. Vrai drap de Louviers, pure laine de Ségovie, ancienne fabrique. C'est une commande, elle est vendue ; j'ai même reçu des arrhes à-compte, on doit la venir chercher d'un moment à l'autre ; mais si elle peut vous convenir, je vous en arrangerai. Essa-

yons-là. A merveille! comme ça vous va! comme c'est fait! comme ça vous dessine un homme! Ne diroit-on pas qu'elle fut coupée pour vous? Mais, plus je vous examine.... Non.... je ne me trompe pas, c'est vous qui me l'avez commandée.— Moi? — Oh! citoyen, vous voulez faire une plaisanterie; mais des hommes taillés de votre façon.... on n'a besoin que de les voir une fois, pour les reconnoître. — Je vous remercie du compliment, mais je vous jure.... — Ne jurez pas, vous êtes découvert, vous dis-je. Voyez pourtant, si je n'étois pas honnête homme, je pourrois souffler les arrhes que vous m'avez donnés; mais, pas fait pour ça. J'ai reçu 12 francs, et je les déduirai sur le prix. Ainsi, au lieu de soixante, ce sera quarante-huit francs.— Le piège étoit assez adroit. Cependant, je ne m'y laissai point prendre. Feignant de mordre à l'hameçon, je lui dis que sa redingotte me convenoit, qu'en conséquence je le priois de me l'envoyer le lendemain matin, et que j'en remettrai le prix au porteur. Je lui donnai une fausse adresse à l'extrémité du faubourg Antoine; puis, bonsoir.

Un autre objet fixa bientôt mes observations. Ce fut la beauté, l'élégance, et le luxe qui distinguent la façade des boutiques. Il règne à cet égard parmi les marchands, une émulation vraiment ruineuse. Il en est qui ont coûté à établir, plus que ne valent les marchandises qu'elles renferment. Tel marchand, qui n'a que vingt mille francs pour élever son commerce, en dépense très-souvent douze pour les tablettes, les peintures, les comp-

toirs et la fermeture. L'acajou, les glaces, le marbre et la dorure que l'art y prodigue avec autant de goût que de profusion, lui donne plutôt l'éclat voluptueux d'un boudoir, que cette apparence austère qui convient à un magasin. Ce n'est plus avec du verre, même de Bohême, qu'on vitre les portes et la cloison antérieure, mais avec des glaces de trois à quatre pieds de diamètre, qui descendent jusqu'au parquet, et dont les supports sont en cuivre bronzé. Une légère grille du même métal, qui s'élève à un demi-pied de hauteur, les garantit des chocs extérieurs. Qu'une pauvre servante, en balayant, vienne à casser un carreau, six mois de ses gages ne suffiront pas pour réparer la fracture. Je ne parle point des colonnes en bronze, des ceintres gothiques, des entablemens qui soutiennent les enseignes, dont une entre autres représente en relief un port de mer, où vous voyez un navire et tous ses agrès; des matelots occupés à débarquer la cargaison; des négocians de toutes les nations, qui parlent d'affaires en fumant leurs pipes; des crocheteurs; des voituriers qui chargent les balles, les tonneaux, etc. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou de l'habileté du sculpteur, ou de la folie du marchand. Car, enfin, je crois qu'il n'y a point de plus fausse spéculation que cet étalage fastueux dont il prétend éblouir les promeneurs. Il suffit d'avoir du bon sens pour concevoir que son intention est de faire payer aux acheteurs les frais qu'ont occasionnés cette magnificence. On doit donc s'attendre à être trompé sur le prix ou sur la qualité des marchandises; et quelque riche

que l'on soit, on n'aime pas à être dupe, moins peut-être, parceque l'intérêt est compromis, que parceque l'amour-propre se trouve blessé, et que beaucoup de gens préféreroient être dévalisés à force ouverte dans la forêt de Bondi, plutôt que de se voir adroitement filoutés dans une boutique du Palais-Egalité. Si jamais je deviens marchand, je ne veux d'autre enseigne que la probité et la bonne-foi. Je n'aurois qu'un prix pour le riche comme pour le pauvre, pour l'étranger comme pour le citadin; je prospérerois rapidement, sans doute, par la raison que la *nouveauté* réussit toujours à Paris. (*La suite au prochain Numéro.*)

Encore un déplorable exemple du funeste effet des passions ! Une femme jeune, aimable et idolâtrée par son mari, qu'elle n'aimoit pas, vivoit, à son insu, avec un de ces petits-mâtres du jour dont elle étoit follement éprise. Souvent il lui avoit emprunté de l'argent sous divers prétextes, et toujours il l'avoit rendu au jour fixé. Le 18 Frimaire dernier, il lui fait un emprunt de mille écus, avec promesse de les rendre dans huit jours. Cette somme est puisée dans la caisse du mari, dont la femme tient la clef, et remise à l'amant avec confiance, sans autre garant que sa parole.

Deux jours ensuite, il prétexte un voyage à Fontainebleau, pour certaines affaires d'intérêt qui doivent l'y retenir trois ou quatre jours, et prend congé de sa belle, bien éloignée de concevoir le moindre soupçon. Cependant, huit, dix jours

s'écoulaient, au lieu de quatre, sans voir revenir son bien-aimé, sans même en recevoir de nouvelles. L'amour est aussi prompt qu'ingénieux à s'alarmer, et pour le coup ce n'étoit pas sans fondement. Elle court à la maison où il loge: trouve son appartement fermé, et demande de ses nouvelles à tous les locataires. Les uns ne le connoissent pas; les autres ne peuvent satisfaire sa curiosité. Une vieille femme, enfin, lui apprend qu'il n'est point en campagne, comme elle le croit: qu'il a déménagé et vient d'épouser, la décade dernière, une jeune personne qu'il aimoit depuis longtems. La bonne vieille lui indique en même-tems son nouveau logement. Notre héroïne y vole, transportée de fureur, trouve son infidèle, lui reproche sa perfidie en présence de son épouse même, et réclame les mille écus qu'elle lui a prêtés. Le scélérat, qui les a employés à se meubler, nie effrontément le prêt, et la chasse ignominieusement. Livrée au plus affreux désespoir, cette femme revient chez elle, avale une bouteille entière d'eau forte, et expire au milieu des plus cruelles douleurs. Elle laisse un mari digne d'une meilleure compagne, et deux enfans en bas âge.

Réponse à la demande: *Pourquoi l'on rit en voyant tomber quelqu'un.*

„Il ne faut pas s'imaginer que lorsque nous considérons avec plaisir les maux d'autrui, ce plaisir vienne seulement de ce que nous ne sommes

point dans la même souffrance où nous voyons les autres : l'esprit ne fait pas longtems ce retour sur lui-même : ainsi, s'il n'y avoit que cela qui donnât du plaisir, ce plaisir seroit court, et feroit bientôt place à la compassion naturelle qu'on a pour les malheureux. Le dérèglement de l'esprit des hommes est si grand, qu'il n'est pas même nécessaire qu'on soit exempt du danger qui menace les autres, pour s'en amuser. Qu'est-ce qui attire tant de monde chez un danseur de corde, qui cherche inutilement durant deux heures, toutes les manières imaginables de se tuer ? c'est le mal qu'il se peut faire ; car, si ce n'étoit que la curiosité de voir une chose extraordinaire, un quart-d'heure de tems la satisferoit pleinement, et cette curiosité satisfaite, seroit remplacée par la pitié que devrait donner naturellement une profession si périlleuse. Si l'on passe les heures entières dans ces lieux avec un plaisir toujours égal, c'est que le danger du bateleur ne cesse point, et que l'on attend si, par hasard, il ne pourra point s'y précipiter. Quand l'un de ces bateleurs fait cent sauts périlleux avec une disposition admirable, et qu'un froid bouffon qui l'observe, feignant d'en vouloir faire autant, se donne mille coups, tombe de toutes les manières, lequel des deux réjouit davantage l'assistance ? ne voit-on pas que le bon sauteur ne divertit pas tant par ses tours merveilleux, que le mauvais plaisant par ses chûtes ? pourquoi le lourdaut plaît-il davantage ? c'est qu'on croit qu'il se fait du mal. La vanité en tire bon parti. On se fait accroire que le sort se règle par le mérite, qu'ainsi

il faut que ceux qui souffrent se le soient attiré par quelque faute. On se flatte que si l'on est exempt du même mal, c'est un effet de sa bonne conduite, ou de son adresse,

Notice sur les Egyptiennes.

Le sort des femmes n'est pas aussi heureux en Egypte que celui des hommes. Condamnées en quelque sorte à la servitude, elles n'ont aucune influence dans les affaires publiques. Leur empire se borne aux murs du Harem. Confinées au sein de la famille, le cercle de leur vie ne s'étend pas au-delà des occupations domestiques. L'éducation des enfans est leur premier devoir. Leur vœu le plus ardent est d'en avoir un grand nombre, parce que la considération publique et la tendresse de l'époux sont attachées à la fécondité. Le pauvre même demande au ciel une nombreuse postérité; et la femme stérile seroit inconsolable, si l'adoption ne la dédommageoit du tort de la nature. Selon le précepte du prophète, chaque mère donne la mamelle à l'enfant qu'elle a mis au jour. Lorsque les circonstances forcent d'appeler une nourrice, on ne la regarde point comme une étrangère. Elle devient membre de la famille, et passe ses jours au milieu des enfans qu'elle a allaités.

Le harem est le berceau et l'école de l'enfance. L'être qui vient de naître, étendu nud sur une natte, exposé à l'air pur dans un vaste appar-

tement, respire sans gêne, et déploie à volonté ses membres délicats. Baigné tous les jours, élevé sous les yeux de sa mère, l'enfant croit avec vitesse. Il est vrai qu'il acquiert peu de connoissances. Son éducation se borne souvent à savoir lire et écrire; mais il jouit d'une santé robuste; mais la crainte de la divinité, le respect pour la vieillesse, la piété filiale, l'amour de l'hospitalité, restent profondément gravés dans son cœur.

Les filles sont élevées de la même manière. On les laisse nues, ou simplement couvertes d'une chemise jusqu'à l'âge de six ans. Les habits qu'elles portent le reste de leur vie, permettent à tout le corps de prendre sa véritable structure. Rien n'est plus rare en Egypte que de voir des enfans cacochymes et des personnes contrefaites. C'est dans les contrées orientales que l'homme s'élève dans toute sa majesté, et que la femme déploie tous les charmes de son sexe.

Les femmes ne s'occupent pas seulement de l'éducation des enfans, tous les soins domestiques sont de leur ressort. Elles ne croient pas s'avilir en apprêtant de leurs mains, leur nourriture et celle de leur époux. Soumises à la coutume dont les lois immuables gouvernent l'Orient, elles ne font point société avec les hommes, pas même à table. Lorsque les grands ont envie de dîner avec quelqu'une de leurs épouses, ils la font avertir. Elle dispose son appartement, le parfume d'essences précieuses, prépare les mets les plus délicats, et reçoit son seigneur avec le respect et les attentions les plus recherchées. Les femmes du peuple res-

tent ordinairement debout ou assises dans un coin de la chambre, tandis que leur mari dîne.

Souvent elles lui présentent à laver et le servent à table. (*La suite au prochain N^o.*)

MODES PARISIENNES.

La mode a passé d'une extrémité à l'autre. Naguères les chapeaux de courier, de chasseurs etc., n'admettoient qu'un fond étroit, serré, économique; le fond des chapeaux à la Minerve, qui viennent de leur succéder, présente au contraire toute l'ampleur dont est susceptible une draperie bien étoffée. Cette draperie qui semble être jettée sur le fond, et qui se noue sur le devant, a pris le nom de *trompe* d'éléphant. Elle s'enlace ordinairement dans des gances de soie, d'or, d'argent et même de perles. Le talent consiste à former les différens plis, les diverses sinuosités, de manière qu'elles paroissent l'effet du hasard, plutôt que celui de l'art. Aucune méthode, aucune régularité; tout est chiffonné au gré du caprice.

L'usage de plumes diminue sensiblement. Le peu qu'on en voit encore, se porte toujours la pointe en bas.

On raffine plus que jamais sur les schalls. On en essaye de toutes les formes, de toutes les étoffes, de toutes les couleurs. Je me sers de l'expression *essayer*, comme étant la seule qui convienne à nos jolies élégantes. Il semble en effet que leur

unique affaire soit d'essayer, non-seulement toutes les parures et les nouveautés, mais encore tous les goûts, tous les plaisirs, toutes les fantaisies. Elles ne se bornent pas à essayer des bonnets, des robes, des chapeaux; on les voit aussi essayer tous les romans, essayer tous les spectacles, essayer tous les bals, essayer tous les thés; elles essayent jusqu'à des hôtels, des amans, des maris même. On bâtiroit, on meubleroit, on nourrirait, on habillerait, on peuplerait une ville entière, de tout ce qu'une femme, d'un certain genre, essaye dans le cours d'une année.

Les perruques courtes et frisées sont toujours de mode, mais non pas les cheveux blonds. Depuis quinze jours, il s'est opéré dans la couleur des cheveux une révolution complète. Il est du bon ton d'avoir les cheveux noirs, et une élégante ne peut plus décemment paroître en chevelure blonde, quand même elle auroit les beaux yeux bleus de Minerve.

Quelques femmes portent sous le schall des redingottes de Taffetas gris, bordées d'une gance noire. C'est un habillement de fantaisie, il ne peut être d'usage que pour le négligé.

Le blanc est toujours à la mode pour les robes, malgré la saison. Cependant les belles à qui la fortune ne permet pas l'usage habituel de la voiture, adoptent pour l'hiver des étoffes de couleur. Elles le font par nécessité; les femmes riches s'en parent à leur tour pour le plaisir de la variété. L'industrie des fabricans d'étoffes de soie a su se conformer au goût actuel; les taffetas légers ont

acquis une souplesse à-peu-près égale à celle des mousselines. On se drape en étoffes minces de soie, aussi artistement qu'avec les plus beaux tissus de l'Inde et de la Suisse.

L O N D R E S.

Il s'est fait dernièrement un mariage singulier à Liverpool. Charles G... en entrant à l'église pour célébrer son union avec Marie P.... s'arrêta et lui dit : Je vous ai déjà instruite de la plûpart de mes caprices, mais vous ne les connoissez pas encore tous; quand nous serons mariés, j'insisterai sur trois points: premièrement, je coucherai seul; en second lieu, je mangerai seul, et enfin je prendrai de l'humeur sans sujet. — Je consens volontiers à ces trois points, répondit Marie P.... mais si vous couchez seul, je ne ferai pas de même; si vous dinez seul, je dînerai la première; et quant à l'humeur que vous pourriez prendre sans sujet, je m'engage à vous en fournir toujours. Le mariage se conclut.

M O D E S A N G L O I S E S.

Nous avons donné, dans notre dernier Numéro, le costume le plus à la mode pour la toilette du soir. Voici celui qui est assez généralement adopté pour la toilette du matin.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 8.)*Texte anglois.*

The hair cut short before and behind, and combed into feather curls. Bonnet à la Mandoline of carmelite and salmon-coloured kid, ornamented with a large flower in the front, and a small coquelicot brush-rossette behind. White silk handkerchief over the bonnet, and tied under the chin. Round jacket and petticoat of white muslin, tamboured in colours; the whole of the trimming in Vandyke scollops; small handkerchief within the jacket, and confined close to the neck with a string of purple beads. Purple Spanish leather shoes, laced with white riband. Down muff.

Traduction.

Les cheveux de devant et de derrière coupés court et frisés en petites boucles. Bonnet à la Mandoline, couleur carmelite et saumon, orné d'une grande fleur sur le devant, et d'une petite rosette coquelicot par derrière; mouchoir de soir blanc sur le bonnet et attaché sous le menton. Justaucorps et jupe ronds, de mousseline blanche mouchetée, toutes les garnitures découpées; un petit mouchoir renfermé dans le justaucorps et serré autour du col par un collier de grains pourpre. Souliers de maroquin pourpre, attachés avec un ruban blanc. Manchon de duvet.

T R A I T H I S T O R I Q U E .

Un Empereur de la chine, nommé Vou-Ti, avoit beaucoup de penchant pour les sciences occultes. Un imposteur lui apporta un jour un élixir, et l'exhorta à le boire, lui promettant que ce breuvage le rendroit immortel. Un de ses ministres, qui étoit présent, ayant tenté inutilement de le désabuser, prit la coupe et but la liqueur. L'Empereur, irrité de cette hardiesse, condamna à mort le mandarin, qui lui dit d'un air tranquille : „ Si ce breuvage donne l'immortalité, vous ferez de vains efforts pour me faire mourir; et s'il ne la donne pas, auriez-vous l'injustice de me faire mourir pour un si frivole larcin? „ Ce discours calma l'Empereur, qui ne put s'empêcher de louer la prudence et la sagesse de son ministre.

A N E C D O T E S .

Deux hommes passoient à côté d'une jeune Dame. „ Voilà, dit l'un, la plus jolie femme que j'aie vue. „ Elle se retourne, et le voyant fort laid : „ Je voudrois, Monsieur, par reconnoissance, pouvoir en dire autant de vous. — Eh! Madame, reprit-il, ne sauriez-vous pas mentir aussi bien que moi?

Un petit-mâitre logeoit sous le même toit qu'un savant, et l'incommodoit fréquemment de ses visites. Il se permettoit même quelquefois d'en faire l'objet de ses railleries. Etant entré un jour

dans son cabinet, il remarque sur la table un manuscrit intitulé : *Pensées*. Ah ! ah ! s'écrie notre jeune fat, Monsieur a donc des pensées ? — Non, Monsieur, lui répond le savant : je me contente de recueillir les plus belles, qui font fortune dans le monde, et j'attends depuis quatre ans, qu'il vous en échappe une de celles-là, pour en faire le même usage.

Rameau ayant fait un opéra qui n'eût pas de succès, dit à Mlle Clairon, que la poire n'étoit pas mûre. Je le veux croire, répondit la Demoiselle ; mais cela ne l'a pas empêché de tomber.

Un François de Xaintonge passant par Damas, en revenant de Jérusalem, rencontra un juge du lieu qui lui donna, sans sujet, un soufflet si violent qu'il l'abattit à ses pieds. Le François, dissimulant cet affront, résolut de s'en venger. Pour cet effet, il s'absenta trois ans de cette ville ; et ayant bien appris la langue Turque, il se déguisa en dervis. Ces religieux portent un cimenterre au côté avec un couteau à la ceinture, disant que c'est pour faire observer les commandemens de leur grand prophète. Ce feint dervis revint à Damas, où il assistoit tous les jours à l'audience du juge ; ce qu'il continua pendant trois ans, attendant une occasion propre pour faire son coup. Enfin, un jour entendant ce juge prononcer une sentence contre un orphelin, à qui on demandoit injustement un héritage, il s'approcha de lui, et lui donna un si grand coup de couteau au front, qu'il le jeta mort à ses pieds, puis se mit froidement sur le siège, disant que le jugement qui venoit d'être pro-

prononcé étoit injuste, et qu'il falloit revoir le procès. Tout le monde y consentit, par le respect qu'on lui portoit, et le jugement fut rendu en faveur de l'orphelin. Le corps du juge fut porté en sa maison, et on loua beaucoup l'assassin. Cet homme, satisfait de sa vengeance, se retira sans bruit, et s'en alla à Tripoli, où un François lui reprocha qu'il l'avoit vû en habit de dervis, ce qu'il confessa, et en dit la raison inconsidérément. La chose ayant été rapportée à quelques Turcs, on se saisit de lui, et on le visita pour voir s'il étoit circoncis. Comme on vit qu'il ne l'étoit pas, on le ramena à Damas, où le voyageur Vincent Leblanc, qui rapporte ceci, le vit exécuter à mort.

L'abbé de Marolles nous rapporte dans ses mémoires, que son père, très-bon gentilhomme, s'étonnoit qu'un homme comme lui, qui avoit couru tant de périls à la guerre, fût réduit à mourir dans son lit. Quoi, disoit-il, ce n'est pas les armes à la main qu'il faut que je quitte la lumière? Il se faisoit alors apporter sa pertuisanne, et s'en servoit pour se soutenir au lieu de bâton. Il observoit même cérémonie toutes les fois qu'il se faisoit saigner, sous prétexte qu'un homme de guerre ne devoit répandre son sang que les armes à la main.

Un personnage connu par ses singularités, soutenoit qu'il étoit possible à l'homme de se fabriquer des ailes et de voler. Il voulut lui-même le prouver par l'expérience, et il réussit assez pour tomber à quelques pas de son balcon, et se casser une jambe. Son valet-de-chambre, dont ce nouveau Dédale avoit voulu faire un Icare, refusa constamment

de partir le premier, malgré toutes ses instances. Il alléguoit pour raison qu'un domestique doit le céder à son maître.

C'est le même qui répondit à celui qui vint lui annoncer que le feu étoit chez lui, qu'il n'étoit pas fait pour garder sa maison.

L I V R E S N O U V E A U X .

Emilie et Alphonse, ou Danger de se livrer à ses premières impressions, par l'auteur d'*Adèle de Sénange*, 3 vol. in 12.

Ce roman est un des meilleurs qui aient paru depuis longtems. Nous allons en donner l'analyse.

L'intérêt qui divise tout, quoiqu'on ait voulu en faire le premier lien de la société, avoit divisé les deux branches de l'illustre maison de Foix; l'amour et l'hymen pouvoient les réunir, et ce fut le projet de la comtesse de Foix qui, voyant son époux dans un état d'enfance, c'est-à-dire hors d'état de protéger sa famille, et se voyant elle-même déjà vieille, sujette à des infirmités qui lui annonçoient une fin prochaine, imagina que la beauté et le mérite d'*Emilie*, la plus jeune de ses filles, pourroient toucher le cœur du duc de Candale, terminer par un mariage des procès interminables, et faire servir les grands biens que se disputoient l'une et l'autre branche, à soutenir l'éclat de la tige commune. Dans ce dessein, la comtesse avec sa chère Emilie, est venu à Compiègne qui rassem-

bloit tout ce que la cour, la capitale et l'armée avoient de plus brillant. Emilie, dès qu'elle y parut, attira tous les yeux et plut à tout le monde; et le duc de Candale, homme très-fier et très-vain, voulut plaire à Emilie; mais la jeune personne, que sa mère n'avoit point prévenue de son dessein, dès le lendemain de son arrivée, dans une promenade matinale, avoit rencontré un jeune et bel Espagnol dont l'air noble et la rêverie mélancolique firent sur son cœur une vive impression. Cet Espagnol se nomme *Alphonse*; et l'on ne voit pas assez par quelle raison il se trouve à Compiègne. Ainsi préoccupée de ce romanesque Espagnol, qui toutefois ne lui avoit point parlé, Emilie ne fut guères sensible aux hommages du duc de Candale. Un nouvel adorateur de notre héroïne, paroît sur la scène: c'est le chevalier de *Fiesque*, ami du duc, autre espèce de fat; mais plus adroit, plus réfléchi, qui ne seroit pas fâché que le duc devint l'époux d'Emilie, pour lui procurer la facilité d'en être l'amant. Cependant le duc de Candale est lié, depuis six ans, par une intrigue de galanterie, avec la femme du marquis d'Artigue: cette femme, pleine d'esprit et d'artifice, possède au suprême degré toutes les ruses de la plus fine coquetterie; et, ce qui est rare dans une coquette, son cœur est susceptible de sentimens délicats et généreux. Tels sont les personnages qui jouent les principaux rôles dans la première partie de ce roman.

Emilie avoit revu au bal le mélancolique Alphonse; et ce silencieux Espagnol, qui danse avec elle, sans lui dire un mot, lui plaît davantage que

le babil, la gaité bruyante et les empressemens de ses admirateurs. La comtesse de Foix n'avoit encore rien aperçu de cette inclination naissante, lorsqu'un évènement fâcheux servit à l'éclairer sur les sentimens de sa fille, dans une fête que le duc de Candale avoit donnée pour célébrer sa réconciliation avec la famille d'Emilie: il avoit fait venir des comédiens; une salle en bois fut construite à la hâte, et à peine le spectacle fut-il commencé, qu'un cri général avertit que la charpente fléchissoit. Alphonse fut assez heureux pour sauver de ce danger Mad. de Foix et la comtesse. On peut imaginer quels furent les transports de leur reconnaissance; mais celle d'Emilie avoit un langage si vif, si animé, que la mère y reconnut l'expression d'un sentiment plus tendre. Elle en fut encore bien plus assurée par la tristesse de sa fille, quand Alphonse leur annonça qu'il retournoit en Espagne. Dans ces dispositions peu favorables à son projet, la comtesse craignant de revolter le cœur d'Emilie, espérant qu'Alphonse né d'une famille riche et puissante, pourroit un jour faire le bonheur de sa chère enfant, renonce à ses idées sur le duc de Candale, quitte le séjour de Compiègne et revient au château d'Aumale retrouver son époux. Mais bientôt apprenant qu'Alphonse a été appelé en Espagne par son père, pour recevoir de sa main l'épouse qu'il lui destine, elle croit ne devoir plus flatter une inclination privée de tout espoir, et reprend son premier dessein. M. de Candale, qui n'a point oublié son aimable parente, profite d'une fête où l'on célébroit la nais-

sance d'Emilie, pour se rendre à Aumale, avec le chevalier de Fiesque. Le duc se détermine à la demander en mariage; et le chevalier dit, comme Mondor

L'hymen me la ravit; l'amour me la rendra.

La proposition de M. de Candale fut reçue de Mad. de Foix avec reconnoissance; mais avant de consentir au mariage proposé, elle voulut avoir le consentement de sa fille. La répugnance d'Emilie pour le duc devint une sorte d'aversion lorsqu'elle connut son projet. Elle ne dissimula pas à sa mère que cette union feroit son malheur; elle refusa d'y souscrire, mais quand elle vit cette mère chérie approcher de jour en jour vers son terme fatal; quand elle put s'accuser de l'avoir avancé par une résistance opiniâtre à ses désirs, elle n'eût plus le courage de penser à son propre bonheur: „Vivez, vivez, ma mère, lui dit-elle, et j'épouserai M. de Candale. Eh! mon Dieu! ajoute-t-elle, je ne songeois point à lui en consentant à l'épouser; c'est ma mère, c'est sa santé, c'est son repos qui me déterminent. Ah! si j'envisageois l'avenir que je me prépare, si je pensois à M. de Candale, jamais je ne trouverois la force d'être à lui. Ce n'est qu'en éloignant son souvenir, ce n'est, pour ainsi dire, qu'en me séparant de moi-même, que je pourrai lui donner ma main. „

Cependant le duc, en épousant Emilie, ne veut point renoncer à Mad. Dartigue qui l'a subjugué, dont il se croit aimé et dont il craint les éclats. Il voudroit, dit-il, concilier l'amour de la marquise et l'*ido'âtrie* de sa jeune femme; et il prie le chevalier de Fiesque d'aller, en ami commun, prévenir Mad.

Dartigue de son mariage. Le chevalier n'eut point à consoler une Ariane abandonnée; il vit une femme qui, sachant déguiser sa jalousie ou plutôt son dépit, sous l'air de l'ironie, affectoit encore l'intérêt le plus tendre pour son infidèle: „Je suis malheureuse pour la vie, lui écrit-elle en réponse à sa lettre, mais je renonce à moi-même pour ne plus m'occuper que de vous... Laissez-moi apprendre à votre jeune femme les routes qui conduisent à votre cœur. Permettez que j'aie toujours les yeux sur elle, et qu'au moins je puisse contribuer encore à votre bonheur, en la rendant digne de vous.,, Quoi, Madame, lui dit le chevalier de Fiesque, pas un reproche! — Les reproches demandent des excuses, dont je dispense M. de Candale. — Mais la colère?... — La colère n'est souvent qu'un besoin de pardonner; et je n'ai ni pardon, ni plaintes à lui offrir.,, On se doute bien que la douceur d'une coquette est celle de la perfidie, et qu'elle se prépare ainsi des facilités, pour se venger de sa rivale.

Ce fut dans la chambre de la comtesse de Foix presque mourante que fut dressé l'autel où sa fille chérie alloit s'immoler à sa dernière volonté. Elle s'en approcha sans rien voir, sans rien entendre, pâle et muette comme la mort. Quand le prêtre vint lui demander si elle consentoit à épouser la duc, elle resta dans le silence, comme étonnée qu'on eût besoin de son aveu. La même question plus fortement répétée, et le murmure des assistans la rappelant à elle-même, elle répondit en tremblant un *oui* qui expira sur ses lèvres, et qui l'engagea pour jamais.

(La suite au prochain N^o.)

P O È S I E.

Réponse à la Question : *Si l'on est plus heureuse mariée qu'en gardant le célibat. D'après l'ancien adage :*

„Mariez-vous , vous ferez bien :
„Ne vous mariez pas , vous ferez mieux ! „

Le *mieux* toujours fut l'ennemi du *bien* ,
Tenez-vous-en à ce refrain ,
C'est mon conseil , belle Amélie ;
Qu'on en dise ce qu'on voudra ,
Puisque fait *bien* qui se marie ,
Fera le *mieux* qui le pourra.

Autre Réponse.

Air : *Jeunes amans , cueillez des fleurs.*

Un partisan du célibat
Au suprême degré m'étonne ,
En venant me vanter l'éclat
Des brillantes fleurs qu'il moissonne.
Trouvant que sa félicité
N'est qu'une ivresse passagère ,
Je saisis la réalité
Sur les pas de ma ménagère. (Bis.)

De mon bonheur j'étois certain ,
Le beau jour de mon hyméée ;
Le cœur conduisit notre main ,
Dans cette agréable journée.
Quand l'aimable Dieu des Amours
A seul préparé cette affaire ,
Assurément on est toujours
Content près de sa ménagère.

Grace à l'attrait du sentiment,
Près de la femme que j'adore,
Chaque jour me paroît charmant,
Et chaque nuit plus belle encore.
Hélas! pour moi, que de tourmens!
Combien ma tristesse est amère!
S'il faut (ne fût-ce qu'un moment,))
M'éloigner de ma ménagère!

Loin d'elle, au plus affreux souci
La nuit et le jour je me livre;
Ah! forcé d'exister ainsi,
On aimeroit mieux ne pas vivre.
N'ayant, pour goûter le plaisir,
Jamais connu qu'une manière,
Oui, je n'éprouve qu'un désir...
C'est de revoir ma ménagère.

Un seul regard de ses beaux yeux
A bientôt dissipé l'orage,
Si, par quelque revers fâcheux,
La Fortune abat mon courge.
Au sein des plus vives douleurs,
Que la peine devient légère,
Lorsqu'on sent essuyer ses pleurs
Par la main de sa ménagère.

Mais, au souhait le plus ardent,
Dès que le sort est moins rébelle,
Comme d'un si doux changement
Je me réjouis avec elle!
Comme à nos yeux tout s'embellit!
Point de jouissance éphémère,
Pour l'époux constant qui jouit
Dans les bras de sa ménagère.

Mortels, qui voulez être heureux
Autant qu'ici-bas on peut l'être,
Imitant vos sages ayeux,
Travaillez moins à le pareître,

Afin de posséder vraiment,
Et toujours un destin prospère,
Que faisoient-ils?... Tout bonnement
Ils prenoient une ménagère.

Pour un objet rempli d'appas,
Quand on sentoit brûlante flamme,
Autrefois on ne cherchoit pas
L'instant de corrompre son ame.
Avant d'aimer, on estimoit,
Et sûr du cœur de sa bergère,
L'amant délicat ne songeoit
Qu'à l'obtenir pour ménagère. (Bis.)

LES DEUX BOSSUS,
OU LE BAL DU DIABLE.

Conte.

Homère des lapins, doux et bon Lafontaine!
Dans tes contes charmans, il faut qu'on en convienne,
Tu ne fus point moral: mais tu fus si plaisant....
L'instruction vaut-elle un récit amusant?
Eh! rions, mes amis, dans ce monde risible.
C'est le bonheur des dieux qu'un rire inextinguible.
Bornons ce préambule, aller au fait vaut mieux;
Les exordes sont beaux, mais parfois ennuyeux.
Je voudrois désigner une circonférence,
Qui, sur un dos voûté formant une éminence,
Dont le sommet saillant, et même un peu pointu....
Ma foi tranchons le terme, Artur étoit bossu;
Aimable à cela près, malin, homme de tête:
Trouvez-moi, mes amis, un bossu qui soit bête.
Luc, compagnon d'Artur, eut le même agrément,
Placé par la nature un peu diversement,

Et sur son estomac s'étaioit la colline ,
 Qui , terminée en pic , ombrageoit sa poitrine ;
 Pour un bossu , du reste , il étoit assez bien ,
 Et , du mieux qu'il pouvoit , se donnoit un maintien .
 On sait que Luxembourg , toujours prêt à se battre ,
 Fut bossu comme deux , mais brave comme quatre :
 Tels furent nos héros , nobles aventuriers ,
 Et sous Charles Martel illustres chevaliers .
 Ensemble ils voyageoient : tous deux passoient leur vie
 Selon les nobles us de la chevalerie ,
 Combattoient les géans , les barons discourtois ,
 Et ceux qui de l'honneur n'observoient pas les lois .
 Comme ils cheminoient donc , s'offrit par occurrence ,
 Sur leur route , un château d'assez belle apparence .
 „ Sans doute un Suzerain séjourne en ce manoir ,
 Disent-ils ; „ c'est chez lui que nous soupçons ce soir . „
 Pour Dieu ! n'y pensez point : le trait seroit peu sage ;
 Leur répliqua un quidam , hôtelier de village ,
 A l'affût des passans par amour... pour le gain .
 — „ Nous trembler ! par la mort... explique-toi , faquin .
 „ Le seigneur châtelain est donc bien redoutable :
 „ Qui donc en ce château peut habiter ? — Le diable .
 „ Oui , le diable en personne , avec ses diabolins ,
 „ Ombres , spectres errans , farfadets et lutins ,
 „ Et si vous persistez dans votre extravagance ,
 „ Je vais dire pour vous *de profundis* d'avance . „
 Artur saigna du nez . „ Dans les occasions
 „ J'ai pourfendu parfois des Sarrasins félons :
 „ On les touchoit , ceux-là : mais je crois que le diable
 „ N'est pas fait comme un autre : il doit être impalpable ;
 „ D'ailleurs , je suis chrétien ; je ne veux rien avoir
 „ A démêler jamais avec l'enfer . Bonsoir . „
 Puis il mit pied à terre , et dans l'hôtellerie
 Très-prudemment d'abord entra sa seigneurie .
 „ Le diable ! repart l'autre , en ricanant un peu ;
 „ Le diable est fort plaisant : je vais faire , parbleu !

„Connoissance avec lui ! quelque noir , quelque étrange ,
 „Quelque diable qu'il soit , je doute qu'il me mange : „
 Puis il part , il est loin. L'hôtelier , vieux poltron ,
 Marmotte entre ses dents : „Par Saint Jean , mon patron !
 „Je ne le verrai plus , et , vraiment , c'est dommage :
 „Mais , pour me consoler , j'ai sa valise en gage. „
 Et cependant Artur se met au lit , s'endort ,
 Quand Luc voit aux dangers , et peut-être à la mort.

Qui de vous ne connoit ces séjours romantiques ;
 Ces palais enchantés , et ces châteaux magiques ,
 Que l'épique poète , habile ordonnateur ,
 Elève en un clin-d'œil dans son vers créateur ?
 Des monstres , des géans , sentinelles terribles ,
 En gardent les remparts , les tours inaccessibles ;
 Et dans de grands combats , le hardi romancier
 Fait trembler son lecteur plus que son chevalier.
 Le nôtre n'apperçut géant , portier , ni garde ;
 Pas même un Suisse peint avec sa hallebarde.
 Dans une vaste cour sans obstacles entré ,
 Dans de longs corridors après avoir erré ,
 D'un superbe salon il entr'ouvre la porte ,
 Qu'il voudroit refermer... On l'entoure , on le porte
 De bras en bras , aux pieds du maître du logis.
 Or , ce maître est le diable. A table il est assis ;
 Ses écuyers tranchans , ses camériers , ses pages ,
 De sa maison les grands et petits personnages ,
 Tout son monde infernal enfin est occupé
 A servir Monseigneur à son petit souper.
 — Et Monseigneur , sans doute , en sa faim assassine ,
 Fit cuire le pauvre au feu de sa cuisine.
 — Point du tout. Il lui dit : „N'ayez aucun effroi ;
 „Asseyez-vous , beau Sire , et soupez avec moi. „
 Souper avec le diable !... A cette offre étonnante
 Plus d'un , signant son front , d'horreur et d'épouvante ,
 Et présument aux mets un poivre corrosif ,
 Même avant d'y toucher , eût craint de brûler vif.

Moi, qui conte ceci, mes amis, je vous jure
 Que j'eusse hésité fort dans cette conjoncture :
 Au noir Amphytrion je crois que j'aurois dit :
 Excusez-moi, Seigneur, je n'ai point d'appétit.
 Luc, toujours intrépide, et sans cérémonie,
 Et qui n'a refusé de soupers de sa vie,
 A déjà pris sa place. On sert le survenant l
 Qui mange comme quatre, et boit à l'avenant.
 On dit que, transporté de cet accueil aimable,
 Il alla jusqu'à boire à la santé du diable :
 Il ne sentit en lui pénétrer d'autre feu
 Que celui des bons vins qu'il s'épargna fort peu.
 Le diable, ce soir là d'humeur récréative,
 Voulut, après souper, divertir son convive :
 Il lui donna le bal, vrai bal, où l'on dansa :
 Le galant chevalier lui-même y cadença
 Quelques pas d'allemande avec une diablesse
 Charmante, et du patron la femme ou la maîtresse,
 Qui, lorgnant son danseur, disoit : „Il est joli,
 „C'est dommage pourtant qu'il soit si mal bâti ; „
 Et le bon Satanas de sa belle épousée
 Devina sur-le-champ la secrète pensée.
 O prodige ! déjà le paladin dansant
 A de son estomac perdu le supplément.
 Ce qui naguère étoit convexe monticule,
 Aboutissant en pointe absurde et ridicule,
 Qui le croira ! s'affaise, et soudain aplani,
 Devient une surface, un vallon très-uni.
 Le diable, qui de tout en négromant dispose,
 Escamote une bosse aussi bien qu'autre chose.
 Quand Luc fut revenu de son étonnement,
 Il n'en dansa que mieux et plus légèrement.
 Le jour pointoit déjà qu'on se livroit encore
 Au tumulte charmant des jeux de Terpsichore.
 Adieu, Seigneur, adieu, dit à son hôte enfin
 Du domaine infernal l'aimable suzerain ;

Puis de diables laquais une escorte polie
 Alla le reconduire avec cérémonie ;
 Puis il s'en retourna par le plus court chemin,
 Tout en bénissant Dieu, le diable et son destin.
 Vous voyez, mes amis, comme il est de bons diables,
 Qui font parfois du bien aux pauvres misérables.
 Oh, oh ! disoit Artur, de surprise interdit,
 A Luc qui, de retour, le trouva dans son lit :
 „Que vois-je ? est-ce bien toi ? c'est singulier : sans doute
 „Ton estomac, mon frère, est tombé sur la route. „
 Et là-dessus Artur apprend de point en point
 Des faits bien surprenans dont il ne revient point.
 „C'est charmant, repart-il d'un ton qui signifie
 Qu'il sent au fond du cœur un peu de jalousie,
 „Mais j'ai honte pour moi, voyant mon compagnon ;
 „Je ne veux pas qu'il gagne à la comparaison. „
 Et mon autre bossu, s'équipant au plus vite,
 Au maître du château va faire sa visite.
 Le diable au mieux encore accueillit celui-ci,
 Et même cette fois se montra plus poli.
 Pour son hôte nouveau complaisant, agréable,
 Il eut de petits soins, daigna même être aimable,
 L'entretint de discours gracieux, amusans,
 Fut gai, sans néanmoins médire des absens,
 Et montra tant d'esprit qu'en son plaisir extrême
 Artur, en l'écoutant, crut en avoir lui-même.
 Puis, quand advint le soir, splendide hospitalier,
 Le diable en Lucullus traita son chevalier.
 La fête par un bal fut aussi terminée.
 Car peut-on sans danser finir une journée ?
 Sur cet article-là le diable dans sa cour
 Se conduisoit assez en Parisien du jour.
 Venez voir mon Artur, à la jambe légère,
 Engager mollement un pas de caractère.
 Voyez-le s'enlever, retomber comme un trait,
 Et de ses pieds à peine effleurer le parquet.

Mais, tout en l'admirant, la joyeuse assistance
 Rit de son dos rond qui sautoit en cadence.
 Il faut en convenir, quel que soit son talent,
 Un bossu, quand il danse, est tout-à-fait plaisant.
 Or, la bosse de Luc, au premier bal perdue,
 Au plancher du salon demeure suspendue :
 Je l'annonce à présent, tard vaut mieux que jamais.
 La Dame du château de ses regards distraits
 La fixe par hasard, et s'avise de dire :
 „L'attrape seroit bonne, et me feroit bien rire.,,
 Le diable l'entendit, et le diable toujours
 Veut plaire au bel objet dont il fait ses amours.
 Aussitôt du plafond la bosse détachée,
 A l'estomac d'Artur se cramponne accrochée.
 Surpris et persifflé, le pauvre malheureux,
 Au lieu d'une qu'il eut, se trouve en avoir deux.
 Il voulut se fâcher : on appela main-forte,
 Et, sans beaucoup d'égards, on le mit à la porte.
 On vit plus d'une fois les êtres importants,
 Pour leurs menus plaisirs berner les bonnes gens :
 Le diable, mes amis, étoit humain dans l'ame.
 Il se moqua d'Artur pour amuser sa femme.
 Artur s'en alla donc un peu lourd d'embonpoint.
 Luc le vit revenir : il ne le railla point ;
 Mais il se détournoit de tems en tems pour rire.
 Pas de conte frivole où l'on n'ait à s'instruire.
 Sachons porter nos croix sans plainte et sans ennui :
 Ne soyons point jaloux des agrémens d'autrui :
 Cette morale est bonne, et sera peu suivie :
 „Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.,,

É N I G M E.

Qui me fait travailler peut s'assurer du pain,
Ou ne sait à propos se servir de sa main.
J'ai le corps remuant et la jambe immobile,
Et porte sur mon front un signe renommé.
J'ai le ventre bruyant et toujours affamé,
Et plus je suis vêtu, plus je deviens habile.

L O G O G R Y P H E.

Dans un festin, où règne l'abondance,
Les plaisirs et l'aisance,
Si je parois à tes regards surpris,
Tu murmures un doux reproche,
Me prens et me mets dans ta poche,
Où je deviens un met exquis.
Ami lecteur, je t'embarasse ?
Patiente un moment, de grace ;
Mes cinq pieds t'aideront à trouver qui je suis.
J'y découvre d'abord la beauté qui sut plaire
Au plus puissant des dieux,
Au maître du tonnère,
A ce dieu qui, pour la soustraire
Au joug impérieux
D'une rivale orgueilleuse,
Ne jugea rien de mieux,
Que de la transformer en bête monstrueuse.
Je présente encor à tes yeux
Une action qui déshonore
Celui qui la commet,
Et coûte à l'innocence un sensible regret ;
Une action déshonorante encore
Qui conduit tôt ou tard son auteur au gibet ;

Ce qu'on ne quitte point sans souffrir et se plaindre ;
Un instrument utile à l'art du musicien ;
Ce qu'un bon citoyen
Ne doit jamais enfreindre ;
Ce qui reste au fond d'un tonneau ,
Quand extrait en est fait d'un vin vieux ou nouveau ;
Un volatil criard ; est-ce tout ? J'imagine
En avoir dit assez pour que l'on me devine.

C H A R R A D E.

Charmante Eglé, quand je vous vois
Broder ces flèches, ce carquois
Que la main de l'amour vous trace,
Mon premier, à vos jolis doigts,
Donne toujours une nouvelle grace.
Bientôt Eglé, sur mon dernier,
Promenant votre main jolie :
Vous savez encore allier
Le Goût, la Grâce et l'Harmonie.
Enfin, au gré de mon envie,
Si vous partagez mon entier,
Eglé, je vous devrai le bonheur de ma vie.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est :
Année. — Celui du Logogriphe est : *Rosée* (où
l'on trouve : *Osée*, prophète, *Rose*, *ose*). — Celui
de la Charrade est : *Adieu*.

